

## CINÉMA

## «Bonjour la langue», entrain fantôme

**Le dernier film de Paul Vecchiali, improvisé sur un jour de tournage et marqué par la disparition de l'auteur en janvier 2023, revient sur la relation manquée entre un père et son fils.**

C'est plus de deux ans après le décès de Paul Vecchiali en janvier 2023 que nous arrive son dernier film, vestige posthume du rythme de production effréné du cinéaste (excepté une césure au tournant du siècle, Vecchiali carburait, courts et longs confondus, à presque un métrage par an depuis soixante printemps). Faute d'avoir pu concrétiser son remake de *la Chienne* de Jean Renoir, cet enfant insaisissable de la Nouvelle Vague, cinéaste et critique protéiforme et insatiable, tire donc sa révérence avec *Bonjour la langue*, création minuscule improvisée lors d'une unique journée de tournage. Judicieusement sous-titré «(impromptu)», ce film de quatre-vingts minutes fut intégralement mis en boîte à domicile dans la villa de son réalisateur et recycle quelques plans tirés du *Cancre* (2016) en guise de flash-back. À l'écran, on ne verra guère que Vecchiali lui-même et l'un de ses acteurs fétiches, Pascal Cervo, donnant vie d'une voix hésitante aux

retrouvailles tendues entre un père et son fils. Au fil de trois séquences dialoguées naît ainsi le récit d'une relation manquée, que les tête-à-tête dans un jardin ou au restaurant ravi-vent momentanément.

**Hommage.** Derrière ses allures de manifeste, prônant que rien n'est trop insignifiant pour faire fiction ou «cinéma», *Bonjour la langue* résonne surtout en tant qu'œuvre déjà empreinte de la disparition future de son auteur. Peut-être guidé par sa santé défaillante, Vecchiali structure le film entier autour d'une série de deuils. D'abord, ceux de la femme et de la fille de Charles, le personnage interprété par le cinéaste, fauchées par un accident de voiture; ensuite, celui, plus métaphorique, de la complicité entre le patriarche et son fils – au point qu'ils semblent désormais incapables d'occuper durablement un même plan. Enfin, Vecchiali pense aussi son film comme un hommage: *Bonjour la langue* doit s'entendre comme la réciproque d'*Adieu au langage*, et le prénom du fils de Charles, Jean-Luc, comme ersatz de celui de Godard, disparu à peine un mois avant le tournage et à qui le film est dédié. Il est donc impossible, au-delà des épiphanies ou des errements qui émaillent *Bonjour la langue*, de délier sa vision de son aura funeste et miraculeuse. «Je dors tout le temps, alors les petits réveils, c'est toujours du bonheur», énonce d'emblée l'avatar de Vec-



Paul Vecchiali et Pascal Cervo incarnent un père et son fils. PHOTO LA TRAVERSE FILMS

chiali, dont l'apparition durant le générique d'ouverture, par un lent effet de flou-net, évoque celle d'un fantôme.

**Crève-cœur.** Sa présence à la fois fragile et immatérielle irradie tout le film: père faillible, vieillard plein de remords, visage souvent en sanglots, Vecchiali figure surtout un interlocuteur fidèle au poste, un contrechamp indéboulonnable prêt à répondre à qui s'intéresse à lui, fermement assis dans son jardin pour accueillir les curieux. Ce n'est peut-être pas un

hasard s'il nous a souvent, par l'intermédiaire de ses films, «invités chez lui», dans sa demeure convertie en décor. La sortie tardive de *Bonjour la langue* s'avère donc aussi crève-cœur que, paradoxalement, rassurante: même après sa disparition, la porte du cinéma de Paul Vecchiali reste toujours ouverte.

**CLÉMENT COLLIAUX**

**BONJOUR LA LANGUE**

de PAUL VECCHIALI

avec Paul Vecchiali, Pascal Cervo... 1h20.

## «La Femme qui en savait trop», messagères clandestines

Coécrit par Jafar Panahi, palme d'or à Cannes cette année, le thriller tourné clandestinement en Iran sur trois générations de femmes résistantes est un pamphlet politique, tendu et précis.

En 2016, alors que le réalisateur Jafar Panahi ne peut quitter l'Iran en raison de son assignation à résidence, il voyage dans son pays. Dans la ville de Tabriz, au nord-ouest de Téhéran, il rencontre Nader Saeivar, qui lui parle de son idée d'un film sur trois actrices incarnant trois générations de femmes. Pendant quatre mois, ils écrivent *Trois visages*, premier film



L'héroïne Maryam Boubani (au milieu). PHOTO JOUR2FÊTE

tourné par Panahi après la mort de son maître Abbas Kiarostami et prix du scénario à Cannes en 2018. Sept ans plus tard, le troisième long métrage de Nader Saeivar, *la Femme qui en savait trop* (*The Witness*, en anglais) cette fois coécrit avec Jafar Panahi, aurait lui aussi pu

s'appeler *Trois visages*. Tourné clandestinement à Téhéran, il raconte trois générations de femmes, une grand-mère, sa fille adoptive et sa petite-fille, en prise avec l'oppression du régime islamique. La première, Tarlan, professeuse de danse à la retraite et militante politique – incarnée

par Maryam Boubani, l'une des premières actrices d'Iran à avoir retiré son hijab en déclarant qu'elle ne voulait plus le porter au début du mouvement «*Femme, vie, liberté*» – s'inquiète pour Zara, danseuse, battue par son mari, Salat, un notable proche du régime, qui lit dans l'expression de sa liberté un obstacle à son ascension professionnelle. Les faits se produisent sous les yeux de l'adolescente Ghazal, observatrice silencieuse mais non moins lucide. Venue rendre visite à sa fille, Tarlan est témoin d'un crime, qu'elle signale à la police, qui refuse d'enquêter. Dans la pure tradition du cinéma iranien moderne, le film ausculte avec précision le fonctionnement de la société iranienne à travers un fait divers, certes fictif, mais composite d'affaires bien réelles – comme celle de Mohammad-Ali Najafi, ancien maire de Téhéran, reconnu coupable d'avoir tué par

balle sa seconde épouse, ayant échappé à la peine de mort après avoir convaincu la famille de la jeune femme de le pardonner devant une caméra – la surveillance, les pressions exercées sur l'entourage, les avocats qui pourront toujours plaider le «meurtre dans le lit conjugal» et les lâchetés d'une société où le sort des femmes, nous dit le film, a moins de valeur que celui des souris, «ces créatures créées par Dieu» qui infestent l'immeuble d'un propriétaire peu concerné. Tout à la fois film noir aux accents hitchcockiens, pamphlet politique et célébration du mouvement «*Femme, vie, liberté*», le film de Nader Saeivar, qui a depuis quitté son pays pour s'installer à Berlin, se refuse à renoncer, jusque dans une dernière scène, lumineuse et irréaliste, à laquelle on peut difficilement reprocher son léger excès de didactisme, où la liberté l'emporte comme une évidence naturelle.

**ARTHUR CERF**

**LA FEMME QUI EN SAVAIT TROP**

de NADER SAEIVAR

Avec Maryam Boubani, Ghazal Shojaei... 1h40.